

Gens d'ici

L'humain, face caméra

À 68 ans, Waltraud Verlaquet est la fondatrice du Ciné-Festival. Portrait d'une femme engagée

L'événement a grandi. À l'heure du clap de fin de la 16^e édition, Waltraud Verlaquet est clairement fière de ce Ciné-Festival qu'elle a construit patiemment, au fil du temps. Même si rien ne la prédestinait à plonger dans l'univers du 7^e art. Si ce n'est son amour pour l'humain. Sous toutes ses formes.

Fayençoise depuis plusieurs années, Waltraud est originaire d'Edingen, un petit village situé au centre de l'Allemagne, non loin de Francfort. « Une bourgade où il n'y avait pas de cinéma. » Peut-être que c'est ce qui l'amènera quelques années plus tard à faire en sorte que le cinéma du monde soit accessible au plus grand nombre. Adolescente, elle hésite entre deux voies professionnelles: la médecine ou la théologie protestante. N'allez pas croire qu'elle a tout d'un « cul-bénit » pour autant.

« Je ne suis pas une grenouille de bénitier ! » tient-elle à préciser. En fait, j'ai eu au lycée un professeur extraordinaire de théologie. Il m'a donné le goût de cette discipline. Il nous a appris à systématiquement remettre en cause la parole d'autorité. C'est quelque chose qui m'a marqué pour la vie. » Reste qu'elle ne se voyait pas pour autant pasteur. « Ça ne m'intéressait pas. J'aimais la théologie en tant qu'aventure intellectuelle. »

En revanche, l'aide à la personne, ça la titille. Pendant les vacances scolaires, entre 14 et 18 ans, elle travaille à l'hôpital. « J'ai commencé par faire un peu de ménage. Ensuite je suis passé aide-infirmière, j'ai franchi les échelons. Ça m'a beaucoup plu. J'ai donc fait médecine. » Après l'obtention de son Bac en 1968, elle se lance dans des études pendant 6 ans et rédigera une thèse sur le virus de la grippe. Passionnée de génétique moléculaire, elle souhaite faire ses armes dans la recherche. « Mais à l'époque, les femmes n'étaient pas les bienvenues dans ce milieu. C'était comme ça. J'ai donc bifurqué vers la médecine générale. »



Puis vient la rencontre avec son époux qui lui fera découvrir le pays des Lumières. D'abord à Chinnon. Mais à l'époque, son diplôme allemand de médecine n'est pas reconnu. Elle travaille donc bénévolement à l'hôpital en tant qu'infirmière et sage-femme. Avant qu'une loi européenne ne vienne reconnaître ses compétences en

France. Et qu'elle n'ouvre son cabinet de médecin généraliste en 1978 dans le sud-ouest cette fois-ci, à Montlaurun. « Après une quinzaine d'années, j'ai eu de petits pépins de santé. Je ne pouvais plus tenir le cabinet. J'ai arrêté, et j'ai repris des études de théologie. » Et le cinéma dans tout ça ? En 1995, le couple s'installe à Fayence, com-

mune de naissance de son mari. « À ce moment-là, j'ai eu l'occasion d'être invitée dans plusieurs festivals grâce à mes relations personnelles: Cannes, Berlin... »

Jusqu'ici, le 7^e art était un loisir. Ça s'arrêtait là. Mais petit à petit Waltraud se met à écrire pour le cinéma dans différents supports. Devient critique et obtient sa carte de presse.

Ce qui lui plaît ? « La réflexion. Je suis une intellectuelle. Ce qui m'intéresse, c'est l'analyse de films. J'ai aussi donné des cours à la faculté de théologie de Montpellier sur le sujet. Parce que

je trouve que c'est important de savoir décoder les images. Sans ça, les jeunes sont vulnérables. On leur apprend à décrypter un texte à l'école, mais pas nous vivons dans un monde qui baigne dedans. Sans savoir comment les images sont faites pour créer des émotions, sans cette gymnastique, eh bien on est vulnérable. Manipulable. Je trouve ça très dangereux. »

C'est en partie pour cela qu'elle a eu envie de créer le Ciné-Festival. Mais aussi et surtout « pour montrer de bons films qui ne sont pas forcément distribués en France. Donner de la visibilité à des fictions qui le méritent. »

Le vrai déclic se produit en 2002. « J'étais au Festival international du film de Mannheim-Heidelberg, en Allemagne. J'y ai vu un film norvégien fantastique. » Quand elle s'aperçoit qu'il n'est pas programmé en France, elle décide de prendre les choses en main. Elle part à la rencontre de Jean-Claude Gellé, alors animateur du cinéma de Montauroux. « Je lui ai présenté mon projet de festival. L'idée a plu, notamment avec la mise en place d'un travail intergénérationnel dans le jury. La première édition a eu lieu en 2003,

avec de tout petits moyens. Et une devise: « Le monde est un village, le monde vient au village. » La programmation sera donc internationale. Sans thématique particulière. « Le thème, c'est qu'il n'y a pas de thème. J'essaie d'être aussi éclectique que possible. Qu'il y ait des fictions de tous les continents. Et de tous les genres. »

Au-delà du cinéma, la force du festival réside dans ce qu'il y a autour des films. « C'est un lieu de rencontre. Entre les projections, les gens discutent. Il y a de l'échange. C'est le plus important. »

D'autant plus face à pléthore de productions. « Devant le choix énorme de films proposés au-

jourd'hui, chacun choisit d'abord ce qui lui plaît. Et quelque part, s'enferme dans une bulle. Échanger avec d'autres permet de la percer, d'aller voir des œuvres que l'on n'aurait peut-être pas choisies sans. En fait, plus on a de choix, moins on fait de découvertes. »

Quant au cinéma en lui-même, il représente pour elle une loupe sur les problématiques sociétales. « Notre monde est très complexe. Ce qui fait battre son cœur, c'est ce que les gens ressentent, vivent. Et c'est ce que l'on voit dans les fictions. L'émotion, les questions existentielles que les gens se posent. Pour moi, le cinéma sert à mettre en avant tout cela. Avec une histoire qui a un début, un climax et une fin, on arrive mieux à analyser et à comprendre ces problématiques. » Et s'il fallait trouver un lien entre la médecine, la théologie, et le cinéma ? Waltraud répond du tac au tac: « L'humain. C'est ce qui m'intéresse. »

« J'essaie d'être aussi éclectique que possible dans mes choix »

Texte : Matthieu BESCOND
mbescond@nicematin.fr
Photo : Philippe ARNASSAN

« Faire les choses sérieusement sans se prendre au sérieux »

Si vous étiez un film ?

Et maintenant, on va où ? de Nadine Labaki. Ça parle d'un conflit sérieux traité par l'humour.

Si vous étiez une bande originale de film ?

Le dernier Astérix et Obélix, parce que j'adore Astérix et que je trouve que la musique colle bien aux images.

Si vous étiez une actrice ?

Juliette Binoche. Parce que c'est quelqu'un d'à la fois secrète et ouverte. Et puis elle a de

l'humour, elle est intelligente, et elle est belle.

Si vous étiez un réalisateur ?

Le Népalais Deepak Rauniyar. Parce qu'il traite de sujets très graves, avec beaucoup d'humour. J'aime les comédies dramatiques. Mêler rire et larmes, c'est pour moi quelque chose d'important. Il faut un équilibre entre les deux.

Si vous étiez un livre ?

La chanson de l'amour et de la mort du

cornette Christophe Rilke de Rainer Maria Rilke. Cela raconte l'histoire d'un jeune soldat envoyé à la guerre et qui devient portedrapeau. C'est très poétique.

Si vous étiez une qualité ?

La compassion.

Si vous étiez un défaut ?

Je n'ai aucune répartie. Je réfléchis trop longtemps.

Si vous étiez une devise ?

Faire les choses sérieusement, sans se prendre au sérieux. Il faut un peu rigoler dans la vie.

Si vous étiez un combat ?

Celui pour l'égalité des femmes. Et il y a du boulot. J'ai même peur qu'il soit perdu d'avance. On constate des régressions chez certains jeunes d'aujourd'hui. Ils retombent dans des schémas machistes. Beaucoup plus que nous ne l'étions à mon époque. Même si nous avons sans doute plus de difficultés en termes d'insertion professionnelle.